

LA FIN DE LA BELLE CATHERINE.

Catherine avait d'autres tourments, à présent. Elle ne pouvait plus manger. Tout la dégoûtait. L'idée du pain, le matin, lui donnait des nausées. Il lui semblait parfois qu'elle avait l'estomac plein de vilaines choses qui grouillaient étrangement; elle se figurait que c'étaient des bêtes gluantes et rampantes.

Comme le mal empirait, elle finit par imaginer que de petits crapauds, des limaçons, des cloportes s'y étaient glissés la nuit pendant qu'elle dormait, la bouche ouverte, et s'y étaient établis.

Les crapauds, sans doute, avaient grandi, changeaient de peau et lui poussaient leurs vieilles pelures dans la gorge; elle s'épuisait en efforts pour s'en débarrasser, sans y parvenir; cette idée la comblait de dégoût.

Elle se voyait, dans des cauchemars, entourée de toute cette vermine qui la convoitait. Puis, il arriva qu'elle ne sut plus si c'étaient des cauchemars ou si elle était éveillée.

Elle avait beau calfeutrer tous les trous à souris de sa chambre : dès qu'elle était couchée, par des fissures imperceptibles qui se déclaraient dans les murs, dans le plafond, dans le plancher, des points noirs apparaissaient et, tout doucement, se mettaient à grandir, à se rapprocher d'elle.

Elle les reconnaissait, c'étaient EUX. Ils n'étaient pas plus gros, d'abord, que des grains de blé ; mais ils se développaient et elle reconnaissait leurs formes.

Les crapauds sautillaient, les couleuvres frétilaient, les limaces se traînaient, les cloportes rampaient. Peu à peu, ils couvraient tout, emplissaient la chambre, et ils se dirigeaient tous vers son lit en se bousculant, nappe visqueuse et mobile, montaient au bois, s'étaient sur les draps, puis sur elle-même.

Oh ! elle savait très bien qu'ils voulaient entrer dans sa bouche. Alors, elle se levait, prenait son balai et, furieusement, à grands coups, les refoulait, les écrasait, les détruisait, jusqu'à ce qu'elle tombât d'épuisement. Mais dès qu'elle s'étendait pour prendre un peu de repos, ils reparaissaient, et c'était à recommencer.

Elle n'éteignit plus sa lampe, ce qui les éloigna pendant un petit temps. Mais ils s'habituaient

bientôt à la lumière, s'obstinèrent malgré tout. Et voilà qu'ils ne s'en allaient plus quand elle se levait, qu'ils lui montaient aux jambes, aux jupons, s'accrochaient à son balai pour arriver sur ses bras, ses épaules, sa gorge. Ils formaient un tapis épais où elle enfonçait jusqu'aux genoux. Au jour seulement, ils se dissipaient.

Ce ne fut pas son seul supplice ; voici qu'en se débattant contre eux, elle entendit une plainte d'enfant :

— Maman ! maman !

Puis une affreuse toux, qu'elle connaissait trop bien. Elle voulait aller au secours de l'enfant qui se plaignait : elle ne pouvait pas. Ses jambes refusaient de la porter, ses bras étaient inertes. Quelquefois, une petite gorge saignante lui apparaissait, et elle demeurait tout de même impuissante.

Des polissons criaient à sa porte :

— C'est toi qui l'a tuée, c'est toi ! toi ! toi !...

Ce qui l'exaspéra, c'est que, parmi ces cris, elle en reconnaissait qui dominaient les autres, et ils étaient — chose trop horrible ! — poussés par son petit Pierre.

Il lui reprochait d'avoir tué Marthe. Les vauriens lui avaient donc fait accroire cette chose abominable ! Oh ! elle se vengerait d'eux.

Elle les entendit dans le jour aussi ; alors, elle les poursuivait clopin-clopat ; mais ils se jetaient dans des trous, plongeaient dans la Brève ou semblaient s'enfoncer dans la terre.

C'était intolérable et elle résolut d'en finir. Elle prit ses grands ciseaux, se mit aux aguets, et quand elle entendit les ricanements :

— C'est toi qui l'a tuée! C'est toi...

Elle se précipita. Ils fuyaient, se maintenaient à distance, inaccessibles. Mais ils pouvaient courir. Elle courrait plus longtemps et plus vite qu'eux, cette fois!

Elle ne sentait plus sa jambe boiteuse. Elle traversa les ruelles, la place avec une vélocité incroyable, agitant ses ciseaux et vociférant. On sortait des maisons et on la suivait pour voir où elle allait ainsi, poursuivant furieusement le vide; car elle ne se doutait point qu'elle n'était tourmentée que par les fantômes de l'alcool.

Les mères s'effrayaient, faisaient rentrer leurs enfants et les enfermaient, de peur d'un malheur. Elle allait toujours, dépistant les plus agiles, faisant de grands bonds sur sa bonne jambe.

Elle passa la Brève en trois sauts sur une planche pourrie et glissante. On la vit galoper dans des champs, franchir des haies, sauter des fossés. Elle disparut dans un petit bois, où on put la rattraper.

Elle frappait à grands coups de ciseaux les arbres derrière lesquels, criait-elle, les garnements étaient cachés. On n'osait pas la suivre dans le taillis. On parlait de lâcher les chiens à ses trousses, quand on la vit reparaître toute déchirée, toute en sang. Elle s'était tailladé elle-même les



Brusquement, elle disparut... (page 111).

bras et la figure avec ses ciseaux. Mais elle courait, toujours aussi vite, remontant la côte qui mène à la grande carrière.

Le gouffre s'ouvrait béant, là haut, à la limite des champs, découvrant tout à coup ses parois à pic, que rien ne gardait. On sentit que le dénouement du drame approchait ; on redoubla de vitesse pour voir. Elle hurlait toujours :

— Sautez dans la carrière ! sautez dans la carrière ! Je vous aurai tout de même.

Elle était arrivée au sommet de la côte, qu'elle dominait ; elle se détachait toute seule au bord du ciel. Brusquement, elle disparut, engloutie. On arrivait. On entendit un bruit de branches froissées, un coup mat et un craquement plus sec, comme celui d'une grosse noix fraîche qu'on brise.

Les coureurs eurent tout juste le temps de s'arrêter pour ne pas s'enfoncer derrière elle. Du bord de l'abîme, ils la découvrirent, tout au fond, aplatie.

Le bruit sec était sans doute celui qu'avait fait sa tête en s'écrasant. Elle avait accroché les branches d'un arbre poussé aux interstices du rocher et y avait laissé des lambeaux de ses jupes et un de ses souliers ; de là, elle avait rebondi d'un coup jusqu'au fond.

Des ouvriers accourus retournaient son cadavre. Sa tête n'était plus qu'une chose informe au milieu d'une mare de sang. On voyait qu'elle avait tous

les membres fracassés; les os, partout, lui sortaient des chairs.

Personne ne voulait la ramasser : ce furent des gendarmes qui l'emportèrent.

Ses misères étaient finies. C'est ainsi que l'alcool avait consolé la belle Catherine.

Monsieur et Madame ne la regrettèrent pas beaucoup. Ils en avaient tiré tout ce qu'ils pouvaient en espérer : elle avait vendu le peu qu'elle possédait et atteint la limite de la misère. D'ailleurs, elle commençait à les dégoûter : ils n'avaient jamais eu de client qui eût perdu aussi vite qu'elle tout respect d'elle-même.

EDMOND CATTIER



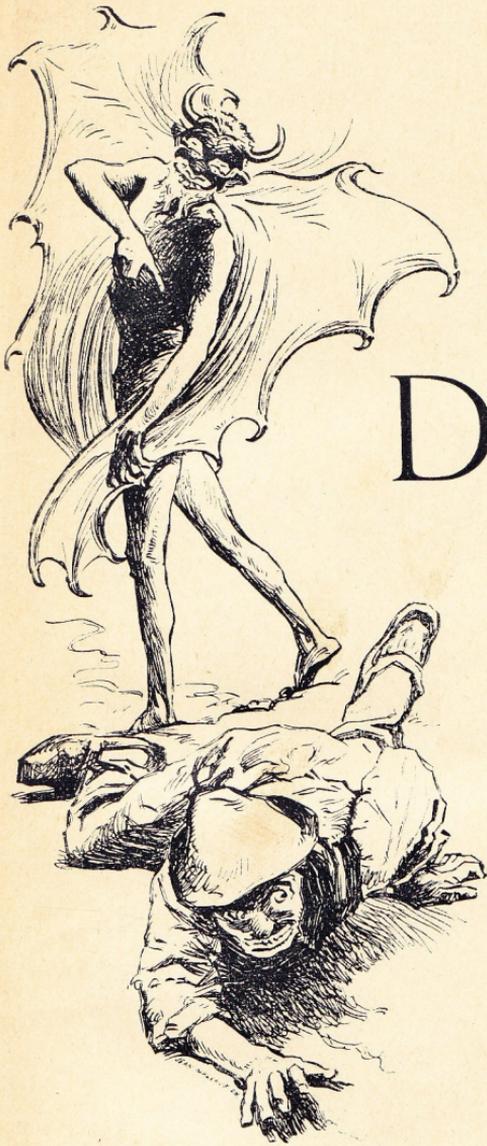
LA DISTILLERIE

DU

DIABLE VERT



J. LEBEGUE & C^{ie} ÉDITEURS
BRUXELLES



LE
CABARET

DU

Diable
Vert

PAR

Edmond CATTIER



ILLUSTRATIONS
DONT
13 PLANCHES HORS TEXTE
d'après les dessins
DE
F. GAILLIARD



PARIS
H. LE SOUDIER
174, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
I. Où il n'est pas encore question du Diable Vert.	1
II. Le père Grillard prophétise	15
III. Où le Diable Vert fait son apparition	21
IV. Le vieux cimetière déménage	29
V. Prochainement, ouverture!	33
VI. La conquête de Thorinnes	43
VII. Le père Grillard s'émancipe	55
VIII. La première victime	61
IX. Le <i>Diable Vert</i> prospère	67
X. Thorinnes prospère aussi	73
XI. Mathus fait le brave	83
XII. Pécot n'aime plus sa machine.	89
XIII. Catherine se console	93
XIV. Lerond se distrait	101
XV. La fin de la belle Catherine	107
XVI. Pécot se venge	113
XVII. Lerond entend des voix.	119
XVIII. La prospérité est à son comble	127
XIX. Le <i>Nouveau Diable Vert</i>	143
